

Association du Souvenir Aux Morts des Armées de Champagne

SOMMAIRE

	Pages		Pages
Notre pèlerinage annuel	1	Les droits actuels des parents de nos morts. PONT-GIVART	10
Carte des itinéraires	3	A nos adhérents.	11
Voyages gratuits.	5	Dons	11
La fin d'une famille. Gal EON	5	Fondation.	11
L'association du Souvenir dans le Sud-Ouest	6	Nécrologie.	11
M. Paul Doumer, <i>Président de la République</i>	6	Réunion du Conseil d'Administration.	12
La Bataille dans les Monts P. C. HAM	7	Souscription pour le Drapeau de l'Association	12
La fin d'un héros Georges GAUDY	10	Réception du Secrétaire Général.	12

Notre Pèlerinage annuel

Dimanche 19 Juillet 1931

Sous la Présidence du Général GOURAUD

Pour la neuvième fois le 19 Juillet 1931, nous irons, accompagnés du Général Gouraud, nous recueillir dans le souvenir toujours vivant de nos chers morts des armées de Champagne, sur les lieux mêmes où leur sacrifice s'est accompli.

Continuant l'innovation qui a donné tant de satisfaction à nos pèlerins en leur permettant de se rendre vers les lieux où des souvenirs chers les attirent plus particulièrement, nous organiserons cette année encore deux itinéraires. Mais alors, contrairement à la coutume des années passées, au lieu de terminer notre journée de pèlerinage parmi nos morts dans l'un des grands cimetières du front, c'est par la visite de ces cimetières que nous commencerons la journée du 19 Juillet, à Suippes d'abord, à Souain ensuite ; notre premier geste sera de leurs apporter notre souvenir toujours fidèle.

Puis, ensuite, tous réunis devant le monument de Navarin, qui est pour notre Association le symbole du sacrifice de tous les morts des armées de Champagne, nous nous recueillerons dans une pieuse pensée devant l'autel où Mgr Tissier, évêque de Châlons, célébrera la messe pour nos morts.

Et nous rappelons, comme tous les ans à l'annonce de notre pèlerinage, que cette visite annuelle au front de Champagne doit être considérée comme un devoir par tous les membres de l'Association du Souvenir, par tous les anciens combattants, devoir de piété, devoir de reconnaissance, devoir, aussi, de solidarité. Parmi tous les morts de la guerre, il en est, hélas, beaucoup maintenant qui sont complètement oubliés. C'est à nous, les fidèles du souvenir, à leur apporter le réconfort de notre visite et le secours de nos prières.

Nous devons aussi conduire sur cette butte de Navarin, pour leur faire partager notre pieuse émotion, les jeunes

filis d'anciens combattants ou fils de ceux qui sont restés là-bas, pour qu'ils soient pénétrés, eux aussi, du devoir impérieux du souvenir.

La cérémonie de Navarin terminée, le repas sera pris sur le terrain, puis le pèlerinage continuera par la visite de Somme-Py et de son cimetière, avant de commencer les deux itinéraires différents.

Premier Itinéraire

Tahure.
Perthes.
Hurlus.
Le Mesnil.
Beau-Séjour.
Massiges.
Minaucourt : visite du cimetière.
Wargemoulin.
Laval.
Saint-Jean-sur-Tourbe : visite du cimetière.
Somme-Tourbe.
Somme-Suippe : visite du cimetière.
Suippes.

Deuxième Itinéraire

Somme-Py.
Sainte-Marie-à-Py.
Saint-Souplet.
Saint-Martin-l'Heureux.
Moronvilliers.
Nauroy.
Cornillet.
Ferme de Constantine.
Bois du Puits : visite du cimetière.
Auberge de l'Espérance.
Saint-Hilaire-le-Grand.
Jonchery : visite du cimetière.
Suippes.

Châlons-sur-Marne.

1^{er} ITINÉRAIRE

TAHURE

Partant de Somme-Py, nous prendrons la route qui se dirige vers la cote 141 pour descendre jusqu'aux sources de la Dormoise. La route s'élève aussitôt vers le Mont Muret. De ce point, vers le sud, on embrasse tout le revers de la ligne des buttes où était établie la deuxième position allemande; de droite à gauche, la Butte de Souain, la cote 193 et, plus loin, la butte de Tahure. C'est sur cette position que les Allemands eurent l'intention de résister le 26 septembre 1918, après avoir abandonné leur première position,

imitant ainsi la tactique française du 15 juillet; mais la manœuvre fut éventée par le commandement français et, sous le couvert d'un barrage d'artillerie très violent, les troupes de la 4^e armée purent se porter à distance d'assaut de la ligne principale de résistance des Allemands. Le Mont Muret était l'objectif du premier bataillon de chasseurs de la 43^e division. Soutenus par des sections de chars d'assaut, les chasseurs, après avoir franchi cinq réseaux de fils de fer barbelés, enlevèrent le Mont Muret. A côté d'eux, les chasseurs du 31^e bataillon s'avancèrent par les boyaux, récoltant les prisonniers, et, avant midi, les pentes nord du Mont Muret étaient occupées, les chasseurs atteignirent la voie ferrée. Le lendemain, ce furent les troupes de la 13^e division qui relevèrent celles de la 43^e.

On arrive à Tahure, dont on a peine à deviner l'emplacement. Le village est dominé au nord par la butte de Tahure, au sud par la cote 170, sur les flancs de laquelle était le fameux bois de la « brosse à dents ». En 1915, Tahure et la Butte de Tahure étaient une des clefs de la deuxième position allemande. Les troupes bretonnes, normandes et vendéennes, de la 53^e division, atteignirent, le 25 septembre 1915, les pentes sud de la butte, bien que l'ennemi occupât encore le village; et, le 7 octobre, le village fut définitivement pris, malgré un furieux bombardement par obus de 250 et de 150.

PERTHES

En sortant de Tahure, nous tournons à droite par la route qui conduit à Perthes. A gauche gisent encore des débris de tanks allemands qui ont sauté sur une ligne de mines; à droite de la route, les bois du « trou Bricot », où s'illustrèrent les zouaves. Avant d'arriver à Perthes, à droite sur la route, on peut remarquer des entonnoirs très profonds qui datent de la période 1914-1915, époque à laquelle les troupes du 17^e corps s'emparèrent de ce point du secteur. De cet endroit on découvre, au nord, la cuvette de Souain, le bois Sabot, vers l'est la Butte du Mesnil.

Le 15 juillet 1918, aux entonnoirs en avant de Perthes, le 31^e bataillon de chasseurs a pour mission de résister coûte que coûte. Et, en effet, malgré une attaque par tanks, suivie de masses d'infanterie, l'armée allemande ne peut déboucher. Cependant, des groupes du 31^e bataillon de chasseurs sont refoulés jusque dans le village de Perthes et encerclés. Ils résistent, mais les braves chasseurs du 31^e sont faits prisonniers. Cependant, la bataille continue et, de prisonniers, les chasseurs deviennent assaillants et, à leur tour, ils reprennent le village de Perthes en faisant 70 prisonniers allemands, dont plusieurs officiers.

Le village de Perthes a complètement disparu, seules des tombes de l'ancien cimetière marquent encore la place où vécurent les habitants de Perthes.

HURLUS - LE MESNIL

On continue sur Hurlus par la cote 192, où s'élève le moulin de Perthes, à gauche de la route. C'est là où s'illustra le 51^e R. I.

BEAUSÉJOUR

La route descend et s'engage alors dans la petite vallée du ruisseau du Marson et nous arrivons au lieu célèbre où s'élevait la ferme de Beauséjour. Le fortin de Beauséjour était au nord de la ferme, au sud-est de la Butte du Mesnil, à environ 1.500 mètres de la route. L'infanterie coloniale du 4^e corps dépensa, pour conquérir cette position, un héroïsme et une énergie inépuisables.

Le 9 janvier 1915, le fortin de Beauséjour et quelques tranchées sont emportés; une contre-attaque a lieu le 10, mais sans résultat. Des contre-attaques successives les 11, 17, 18 et 19 échouent complètement.

Le 23 février 1915, ce sont les marsouins du 22^e R. I. C. qui attaquent et prennent la première ligne des tranchées. L'ennemi contre-attaque pendant toute la journée et toute la nuit. C'est à cet endroit que, dans la matinée du 24, repoussant une contre-attaque ennemie, le sous-lieutenant Cazau fait barrer un boyau, place quelques hommes résolus à ce barrage pour empêcher tout passage de l'ennemi, puis sort du boyau et charge à découvert avec sa section. Abattu par une balle, il se fait mettre en face de l'ennemi et entonne le chant : *Mourir pour la Patrie, est le sort le plus beau*. Sa section se replie et l'emporte, le croyant mort. Dans le boyau un marsouin, le soldat Jouy, seul survivant des troupes du barrage, tient tête aux Allemands et, après avoir abattu neuf adversaires, il se replie, grièvement blessé. Les marsouins sont obligés de se replier jusqu'au fortin.

Le 27 février, une contre-attaque furieuse échoua encore, et le

23 avril, les Allemands firent exploser cinq fourneaux de mine, mais nos troupes occupent les entonnoirs.

Après l'offensive de septembre 1915, l'activité se ralentit dans le secteur.

MASSIGES

La route continue vers Massiges, et le long des escarpements au nord on voit encore de nombreux abris bien conservés. Trois cents mètres environ avant d'arriver à Massiges, et à gauche, s'élève le plateau qui fut appelé la Main de Massiges. Comme à Beauséjour, ce fut l'un des lieux où les combats furent le plus terribles dans ce secteur.

C'est un promontoire dont les flancs, à l'ouest, escarpés et dentelés, dominent le ruisseau de l'Etang; au nord la ferme Chausson et le Mont Têtu. Au sud c'est la cote 191, le Cratère. Au nord-est, c'est la cote 151 et la Justice. Les découpures dessinent au sud-ouest, les trois doigts d'une main, d'où le nom de « main de Massiges » qui fut donné à ce mamelon par les marsouins, qui s'y arrêtèrent à la fin de 1914.

Le 25 septembre 1915, l'infanterie coloniale du 1^{er} corps fut chargée d'enlever cette position formidable. Les Allemands s'y croyaient inexpugnables. Dès le 25 septembre, les 3^e et 23^e, les 4^e et 24^e R. I. C. atteignent le sommet de la cote 191, le bord du Cratère et les doigts de la Main; la bataille se prolonge jusqu'au 8 octobre. Pas à pas, à la grenade, les marsouins, après des prodiges d'héroïsme et d'endurance, parviennent jusqu'au signal de la Justice en faisant des prisonniers.

Le 30 septembre, le 1^{er} corps colonial a définitivement battu le 16^e corps allemand, un des meilleurs, qui était caserné pour partie à Metz.

De novembre 1915 à 1918, les Allemands ne cessent jamais de disputer cette conquête aux Français.

Le 15 juillet 1918, la Main de Massiges, tenue par le 8^e corps, résiste à toutes les attaques.

Le 26 septembre 1918, prenant l'offensive, les troupes du 2^e corps s'emparent d'un seul élan du Mont Têtu, de la Ferme Chausson et du Signal de la Justice.

Avant de quitter cette région, le Colonel Vauthier fera l'histoire des batailles qui s'y sont déroulées.

Nous continuerons vers Minaucourt en franchissant le ruisseau du Marson, sur le fameux Pont de Minaucourt, avant qu'il se jette dans la Tourbe.

MINAUCOURT

Nous nous arrêtons au cimetière du Marson, nous recueillons sur les tombes de ceux qui ont supporté pendant tant de mois l'horreur des combats de Beauséjour et de Massiges, puis nous continuerons par Wargemoulin, Laval, pour nous rendre au cimetière de Saint-Jean-sur-Tourbe.

Un dernier arrêt à la nécropole de Somme-Suippes et nous rejoindrons Suippes pour rentrer à Châlons.

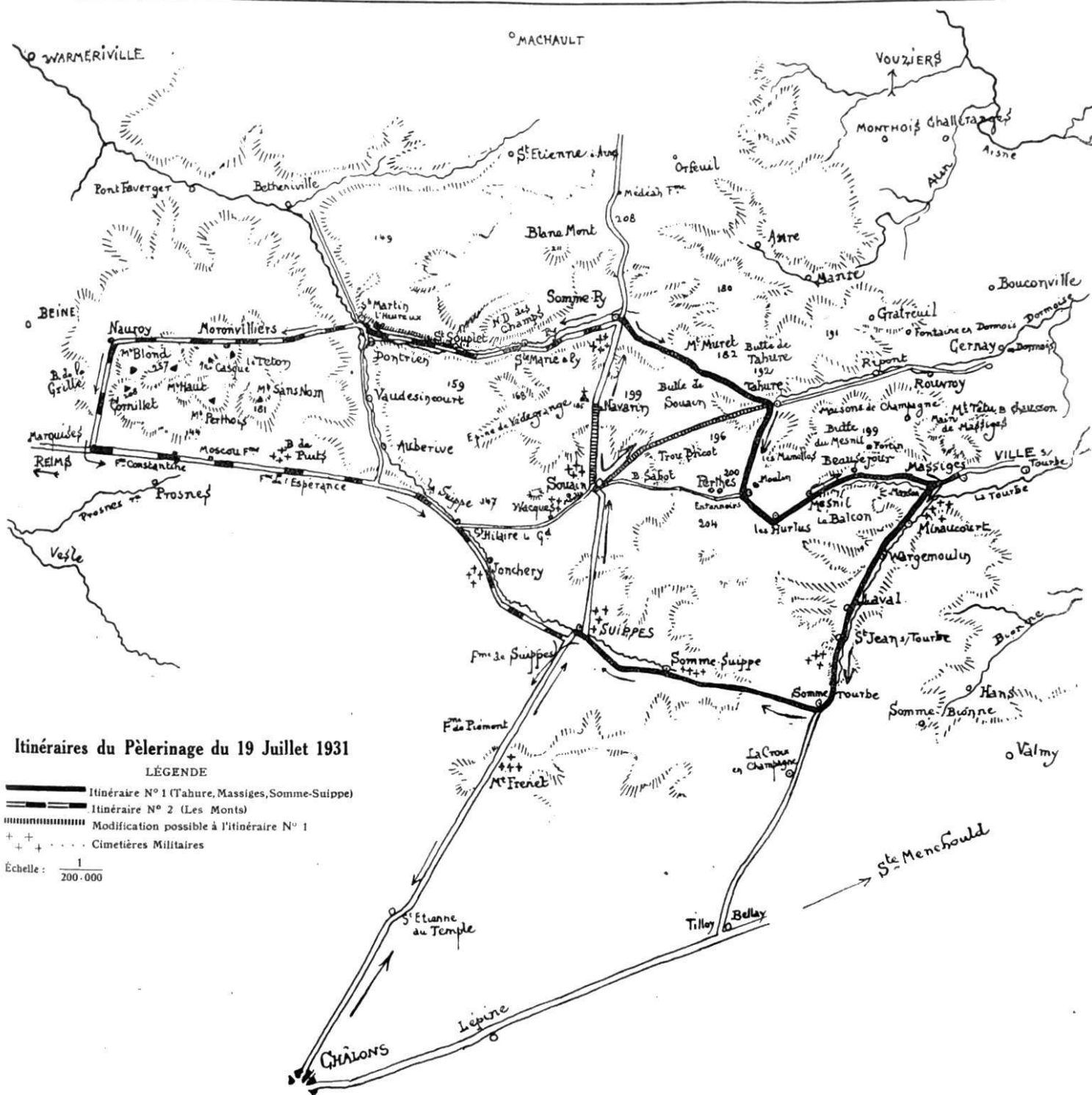
2^e ITINÉRAIRE

SOMME-PY

Ce village de *Somme-Py*, entièrement reconstitué, est bâti près du ruisseau La Py, qui constitua, en 1918, une ligne de défense allemande formidablement organisée. Occupé par les Allemands le 2 septembre 1914, le village fut brûlé le jour même. Nos soldats et les Allemands se battirent dans les rues en flammes pendant que la population atterrée s'était réfugiée dans les caves. Nos troupes ayant dû se replier, les habitants s'enfuirent, mais quelques-uns d'entre eux, ainsi que des blessés, furent enfermés dans une grange et brûlés vifs. Le maire fut emmené comme otage par les Allemands.

Ces détails, dont on ne conteste pas l'authenticité, furent confirmés par le carnet de route d'un soldat allemand trouvé sur le champ de bataille.

Ce village, situé au carrefour de la route de Châlons à Mézières et de la voie ferrée Bazincourt-Challerange, fut une position importante que les Allemands fortifièrent puissamment. Cette voie ferrée, qui passe par Manre, Somme-Py, Sainte-Marie à Py, Saint-Souplet, constitua à différentes reprises l'objectif des attaques françaises, en particulier de celle du 25 septembre 1915; mais elle ne fut jamais atteinte avant le 28 septembre 1918, date à laquelle le 21^e corps de l'armée Gouraud s'en empara après une lutte acharnée. A ce moment, l'armée Gouraud, victorieuse sur toute la ligne, se porta dans un élan magnifique de Souain et Navarin jusqu'aux



abords de Vouziers, à travers les lignes de défense ennemies successives et terriblement fortifiées pendant près de quatre années. Ce fut d'ailleurs le prélude de la victoire générale et décisive.

SAINTE-MARIE A PY

Ce village est bâti, comme Somme-Py, sur le ruisseau la Py et sur la ligne de Chalrange. Ce fut une position des plus fortifiées sur les lignes de réserve allemandes. A droite de la route et au

nord-est du village, l'observatoire de Blanc-Mont, du haut duquel le Kaiser, venu pour assister à la victoire des armées allemandes, avec le Général Ludendorff, fut témoin de l'écrasement de l'armée Von Einem, le soir du 14 juillet 1918, dans cette nuit mémorable où l'armée de Champagne brisa l'élan des Allemands et permit ainsi la victoire finale.

A gauche de la route et au sud, dans le quadrilatère Sainte-Marie-à-Py, Auberive, Saint-Hilaire-le-Grand, Souain : l'épine de

Vedegrange, qui fut l'un des points les plus agités du front pendant la période de stabilisation.

Au nord-ouest de Sainte-Marie-à-Py, à droite du village, se trouve le plateau de Notre-Dame-des-Champs, qui fut le lieu de féroces combats le 3 octobre 1918. Ce massif de Notre-Dame-des-Champs commandait toute la haute vallée de la Py; l'ennemi y résista du 30 septembre au 3 octobre 1918.

SAINT-SOUPLET

Ce village, situé comme ceux de Somme-Py et de Sainte-Marie-à-Py, constituait également une position très fortifiée des organisations ennemies. Elle arrêta un moment l'élan du 14^e corps, le 27 septembre 1918.

Saint-Martin-l'Heureux était un cantonnement de réserve des troupes allemandes très confortablement aménagé.

MORONVILLIERS - NAUROY - LE CORNILLET - LES MONTS

Par Moronvilliers, nous abordons le fameux massif des Monts de Champagne, dont les noms, familiers à tous les combattants et à tous les lecteurs du communiqué, constituaient un ensemble de positions où la lutte fut incessante pendant de nombreux mois. La bataille fut d'ailleurs si terrible en ces lieux que le village de Moronvilliers a complètement disparu et que seules restent quelques tombes dans le cimetière. Les Monts de Champagne, c'est-à-dire le Mont Cornillet, le Mont Blond, le Mont sans nom, le Mont Haut, le Mont Perthois, le Casque, le Téton, dominent d'un côté la plaine de Reims, de l'autre côté ce que l'on est convenu d'appeler la Champagne pouilleuse, aux villages rares, aux terres incultes.

Depuis septembre 1914, les Allemands n'avaient cessé de renforcer cette forteresse naturelle : des lignes successives de tranchées, des abris bétonnés, des forts, une nappe de fils de fer barbelés. Deux tunnels avaient été creusés, l'un au Mont Cornillet, l'autre au Mont Perthois. Ces tunnels profonds, capables d'abriter plusieurs bataillons, étaient une place excellente pour déclencher et alimenter les contre-attaques contre des assaillants. L'ensemble du massif de Moronvilliers constituait une position formidable.

Le Général Pétain, alors commandant du Groupe des armées du Centre, décida l'attaque de cette position et chargea le Général Anthonne, commandant la 4^e armée en l'absence du Général Gouraud, alors au Maroc, de l'exécuter. Elle fut précédée par un sérieux bombardement. De nombreuses batteries allemandes furent détruites. L'ordre de bataille français comportait deux groupements : le Groupement Hély d'Oisel, qui avait pour objectif le Bois de la Grille, le Mont Blond et le Cornillet; le Groupement J.-B. Dumas, qui comprenait les Divisions Naulin, Division Eon, Division Degoutte (division marocaine) et une partie de la division Mordacq, et pour objectif le Mont Haut, le Casque, le Téton, le Mont sans nom, le Golfe et Aubérie.

Le 17 avril 1917, l'attaque se déclenche au matin et les troupes d'assaut, 59^e et 83^e R. I. enlèvent d'un seul bond les crêtes du Cornillet et du Mont Blond, mais elles ne peuvent progresser, des nids de mitrailleuses restés intacts s'étant révélés sur toute la ligne.

Le 18, elles renforcent les positions conquises.

Le 19, elles repoussent de furieuses contre-attaques ennemies. Le Téton, Aubérie sont enlevés à droite.

Le 20, la bataille continue avec acharnement.

Le 22, les Français sont maîtres de la chaîne des Monts, l'ennemi est privé de tous ses observatoires sur la plaine de Châlons et a laissé entre les mains des assaillants 5.000 prisonniers, 50 canons, 103 mitrailleuses et 52 minenwerfer. Mais les conquêtes des cimes sont encore précaires parce que les tunnels sont intacts et favorisent les contre-attaques. Il faudra encore un mois de combats difficiles et toute une série d'opérations locales pour assurer la possession de ces positions de tout premier ordre. C'est seulement le 20 mai 1917 que le Cornillet est définitivement pris par le 1^{er} zouaves, commandé par le colonel Poirel, aujourd'hui général de la 3^e brigade nord-africaine, qui viendra rappeler à l'ennemi même ou quatorze années plus tard ce régiment se couvrait de gloire, ce que fut cette action, une des plus belles de la guerre.

L'ennemi ne se résigne pas d'ailleurs à la perte du massif de Moronvilliers, et dès le 21 mai commence une série de contre-attaques, mais les troupes de la 4^e armée, dont le Général Gouraud a repris le commandement, dépendent à maintenir ces positions autant d'héroïsme que les troupes qui les avaient prises, en particulier le 248^e R. I. défendit pendant plus d'un mois le mont Cor-

nillet. Désormais, le massif de Moronvilliers est définitivement à nous.

Lors de la fameuse attaque du 15 juillet 1918, qui devait être « la bataille pour la paix », le commandant de la 4^e armée inaugura une nouvelle tactique et décida de retirer les troupes sur une ligne intermédiaire entre les première et deuxième positions, de manière à paralyser l'attaque massive des Allemands qui porterait ainsi dans le vide. Par ce moyen, la défense principale est ramenée de la première ligne à la seconde, qui se trouve à une distance telle de la première que l'artillerie ennemie ne peut l'atteindre en même temps que la première position.

Le commandement décide d'abandonner les monts de Champagne, si difficilement conquis, et les troupes vont se replier sur une ligne qui longe à peu près l'ancienne voie romaine, c'est-à-dire à hauteur de la ferme des Marquises, du bois des Bouleaux, de la ferme de Constantine, de la ferme de Moscou.

De cette façon le tir de préparation de l'ennemi, qui fut effroyable, porta presque tout entier sur une zone déserte, d'où les défenseurs s'étaient retirés. Au lieu d'avancer à raison de un kilomètre à l'heure comme il était prévu, l'ennemi met trois heures à parcourir la zone abandonnée sur laquelle le retienement des retraits de couverture qui luttaient héroïquement, quelques-uns jusqu'à la nuit, en particulier dans le secteur du Cornillet, où se signale par son héroïsme le 124^e R. I. Sur les monts, des divisions débouchent en formation dense, les batteries d'artillerie suivent l'attaque sans savoir quelle est déjà arrêtée et alors, ces troupes entassées, les batteries montées, les caissons et les chars déjà installés, offrent aux batteries françaises d'incomparables cibles. Pendant que sont décimées ainsi par l'artillerie les troupes de deuxième lignes, celles de la première ligne viennent se briser sur les vraies positions de combat qu'elles ne réussissent même pas à entamer et qui sont tenues à gauche par le 4^e Corps renforcé de la 1^{re} division polonaise, au centre par le 21^e Corps, la 46^e division de chasseurs et la 42^e D. I. américaine, à droite par le 8^e Corps.

À midi, comme le dit un Général commandant de corps d'armée, « le Boche a la patte cassée ». Au soir du 15 juillet, l'armée de Champagne est intacte, les hommes ont lutté parfois à un contre trente. Ils ont arrêté net l'ennemi là où le commandant de l'armée l'avait voulu. L'ennemi a sacrifié plus de 40.000 hommes; certains régiments allemands ont perdu plus de la moitié de leur effectif, la Garde elle-même a été disloquée et a refusé de repartir à l'assaut. Le soir de la bataille, le Général Gouraud, acclamé par ses troupes, leur adresse l'ordre du jour suivant :

« Soldats de la 4^e Armée,

« Dans la journée du 15 juillet, vous avez brisé l'effort de 13 divisions allemandes appuyées par 10 autres.

« Elles devaient, d'après leurs ordres, atteindre la Marne dans la soirée. Vous les avez arrêtées net là où nous avons voulu livrer et gagner la bataille.

« Vous avez le droit d'être fiers, héroïques fantassins et mitrailleurs des avant-postes, qui avez signalé l'attaque et l'avez dissociée, aviateurs qui l'avez survolée, bataillons et batteries, qui l'avez rompue, états-majors qui avez si minutieusement préparé ce champ de bataille.

« C'est un coup dur pour l'ennemi. C'est une belle journée pour la France.

« Je compte sur vous pour qu'il en soit toujours de même chaque fois qu'il osera vous attaquer, et de tout mon cœur de soldat je vous remercie. »

Quelque temps après, pour célébrer cette victoire, un banquet eut lieu à Châlons, auquel assistèrent vingt-quatre hommes de chacune des unités composant la 4^e armée. Le plus ancien Général commandant de corps d'armée lut la citation à l'ordre de l'armée du Général Gouraud. Dans une minute émouvante, après une clameur formidable de « Vivat ! » et de « Bravo ! », le Général Gouraud déclara : « Cette citation me fait plaisir, surtout parce qu'elle proclame que mes soldats m'aiment comme je les aime. »

En 1918, les Monts restèrent en dehors de l'attaque et furent abandonnés par l'ennemi devant la menace d'être tournés, lorsque les troupes françaises atteignirent la vallée de la Py, le 6 octobre.

Le village de Nauroy, tout comme celui de Moronvilliers, est entièrement détruit et ne sera pas reconstitué. La bataille, en cette région, a été trop violente, la nature elle-même semble avoir été blessée à mort.

On descend alors, au milieu des petits pins sylvestres, vers la Ferme de Constantine. Située sur la chaussée romaine, devenue la route de Reims à Châlons, elle a constitué un point d'appui des mieux organisés de la ligne française au nord-est de Prose.

Elle subit l'assaut furieux des Allemands le 15 juillet 1918. C'est là où une division d'infanterie française tint particulièrement tête à trois divisions allemandes dont deux de la Garde.

Plus loin, la Ferme de Moscou eut également souvent les honneurs du communiqué.

BOIS DU PUIITS - AUBERGE DE L'ESPÉRANCE

C'était là, le long de la route nationale, que s'établissait la position principale de résistance de l'armée Gouraud, lors de l'offensive allemande en 1918. De solides abris avaient été construits sous la route. De cette position, on a une vue très nette sur les Monts de Champagne que nous venons de quitter. On se rend compte, en faisant face à ce massif de Moronvilliers, des difficultés qu'ont pu rencontrer nos soldats lorsqu'ils les ont enlevés aux Allemands en avril 1917.

SAINT-HILAIRE-LE-GRAND.

JONCHERY-SUR-SUIPPES - SUIPPES - CHALONS

Nous franchirons ainsi toutes les positions de réserve de l'armée de Champagne. La plupart des villages furent détruits par l'artillerie. Ils sont maintenant heureusement reconstitués.

CONDITIONS

I. — Voyage Paris-Châlons.

Aller. — Départ de Paris : 6 h. 55, en 1^{re} ou 2^e classe. En 3^e classe pour un parcours de 200 km. minimum. — Arrivée à Châlons : 8 h. 57.

Retour. — Départ de Châlons : 18 h. 48. Arrivée à Paris : 20 h. 55.

II. — Voyage en autocar Châlons-Navarin.

Départ de Châlons : 9 h. 10.

Retour à Châlons : vers 18 heures 30.

Un service automobile assurera le transport des voyageurs au départ de Châlons, moyennant les prix de :

a) **30 francs pour les Membres de l'Association;**

b) **35 francs pour toutes les autres personnes.**

Les adhésions, accompagnées du montant de la cotisation, devront être adressées pour le **1^{er} juillet**, délai de rigueur, à

M. C. Champion, 83, rue de la Jarry, à Vincennes (Seine), en indiquant l'itinéraire choisi :

Itinéraire n° 1. — Châlons, Navarin, Somme-Py, Tahure, Mas-siges, etc...

Itinéraire n° 2. — Châlons, Navarin, Somme-Py, Les Monts, Le Cornillet, etc...

Important

Pour faciliter notre tâche et donner satisfaction à tous, nous prions les pèlerins de nous faire connaître les points du front et les cimetières indiqués dans les itinéraires qui les intéressent le plus particulièrement.

La liste d'adhésion sera close pour tous le **1^{er} juillet** au soir.

Il ne sera pas tenu compte des adhésions qui nous parviendraient non accompagnées du montant de la cotisation (30 ou 35 francs).

En raison des engagements que nous avons avec l'entreprise de transport, aucun remboursement ne sera effectué pour les places non occupées.

Il est instamment recommandé d'apporter un repas froid.

La halte-repas ayant lieu à Navarin, aucune cantine n'est prévue. Nous recommandons d'apporter vivres et boissons.

Pour éviter toute perte de temps dans un parcours minutieusement réglé, il est recommandé aux pèlerins de conserver dans les voitures la place qui leur aura été désignée. Toutes les voitures sont très confortables, toutes les places sont bonnes.

Pour la visite du champ de bataille, il est expressément recommandé de suivre les commissaires qui guideront le groupe.

Des cartes numérotées seront adressées dans la première quinzaine de juillet. Pour permettre un contrôle efficace dans les cars, nous recommandons instamment de les porter ostensiblement pendant tout le temps du pèlerinage.

VOYAGES GRATUITS

Nous rappelons que la gratuité de voyage est consentie, par les Compagnies de Chemins de fer des grands réseaux, une fois par an, aux pères, mères, veuves, orphelins des militaires « Morts pour la France », de leur lieu de résidence au lieu de l'inhumation faite par les soins de l'autorité militaire, et retour.

À défaut des ayants droit directs, la gratuité de transport peut être accordée soit au frère, soit à la sœur, aînés du défunt qui peuvent faire bénéficier de leur titre, à leur lieu et place, l'un de leurs autres frères ou sœurs.

Cette substitution est subordonnée à la renonciation des ayants droit, avec certificat médical à l'appui ou pièce équivalente attestant qu'ils se trouvent dans l'impossibilité physique ou matérielle absolue et définitive de se déplacer.

Les bénéficiaires devront remplir des formules spéciales qui leur seront délivrées par le Maire de leur localité et les adresser, dûment légalisées, à la Direction de la Compagnie des Chemins de fer de grand réseau desservant leur commune.

Les veuves, ascendants et descendants des militaires disparus peuvent également obtenir les permis annuels pour se rendre à l'ossuaire le plus rapproché du lieu mentionné sur le jugement de décès.

D'autre part, les parents des militaires « Morts pour la France » justifiant de l'attribution du pécule après jugement du Tribunal Civil, les assimilant aux pères et mères des défunts, peuvent également obtenir un permis de parcours gratuit sur production d'un extrait du jugement.

Nous recommandons aux bénéficiaires de faire établir les permis pour la gare de Châlons-sur-Marne. En cas de contestations, nous en aviser.

LA FIN D'UNE FAMILLE

Le 14 septembre 1914, comme je défendais les abords de la maison Aubert, située au nord de Prosnes (Marne), avec quelques hommes du 135^e R. I., pour arrêter une contre-attaque allemande, qui avait rejeté ce régiment au sud du village, un brave sergent, qui faisait le guet sur le monticule du vieux moulin à vent voisin de cette maison, est frappé d'une balle en pleine poitrine; je le vois chanceler et venir à moi : « Je suis bien touché, me dit-il, je ne peux plus me soutenir. »

Je le confie aux soins de deux infirmiers qui le font étendre sur une botte de paille dans la maison.

Puis, lorsque le combat s'est calmé et que les Allemands ont renoncé à pousser plus avant, je rentre dans la maison et m'approche du blessé. Sa poitrine laissait percevoir un bruit de soufflet particulier indiquant la perforation du poumon, l'hémorragie pulmonaire faisait son œuvre et l'étouffait. Comme je cherchais à lui dire des paroles réconfortantes, il me répondit : « Je suis perdu, mon frère, le sous-lieutenant Etienne Clergeau, a été tué au combat de Faux, je n'ai pas osé l'annoncer à ma mère, je vous prie de lui écrire et de lui annoncer sa mort et la mienne; elle demeure à Angers. »

Les deux frères servaient au même régiment : l'aîné, Etienne, avait effectivement été tué à Faux (Ardennes), le 30 août 1914, quinze jours avant, au cours d'un combat où il s'était très bien conduit, pendant la retraite de Belgique vers la Marne, il avait vingt-quatre ans; et voilà le deuxième, Henri, frappé à mort; il s'éteignit dans la soirée du 14 septembre 1914, dans le poste de combat du commandant de la 36^e brigade à Prosnes (Marne). Ses dernières pensées étaient pour son frère et sa mère; il quitta cette terre en murmurant leurs noms.

Je conservai le corps dans la maison jusqu'au lendemain soir et, à la faveur de la nuit, dans une fosse que j'avais fait creuser au cimetière du village par un courageux habitant, M. Benoit, resté à Prosnes sous un violent bombardement, j'allai inhumer le sergent Henri Clergeau. Quelques paroles prononcées à la mémoire de ce vaillant et une prière dite sur sa tombe en présence des agents de liaison et des officiers d'état-major de la brigade, constituèrent la cérémonie bien simple et bien émouvante des obsèques de Henri Clergeau, mort au champ d'honneur à vingt-trois ans, en accomplissant, au mépris du danger, la mission qui lui avait été confiée. Je le vois encore, insouciant des balles qui sifflaient,

debout sur le monticule du moulin pour mieux observer les mouvements de l'ennemi.

Puis, j'écrivis à Mme Clergeau, veuve avant guerre d'un avocat, pour lui annoncer le double malheur qui la frappait; je lui indiquai où j'avais fait inhumer le corps de son fils Henri, pour qu'elle pût, à l'issue de la guerre, venir prier sur sa tombe.

Je restai en correspondance avec elle; elle m'apprit que son fils Henri, au cours de la retraite de la Marne, avait été coupé par les Allemands des lignes françaises, avait vécu dans un bois avec l'aide d'habitants et avait pu rallier son régiment après la bataille de la Marne. Il était venu reprendre sa place de combattant, en brave Français qu'il était, dès que les circonstances le lui avaient permis.

Mme Clergeau m'exprima en 1917, dans une de ses lettres, son vif désir d'aller à Prosnes en pèlerinage sur la tombe de son Henri et d'y emmener son troisième et dernier fils. L'armée de Champagne venait, en avril 1917, d'enlever aux Allemands les hauteurs de Moronvilliers, au nord de Prosnes, faisant reculer l'ennemi de 3 km. 500; la Division que je commandais alors (33^e D.I.) avait participé à ces opérations. Connaissant bien la situation, je jugeai la chose possible et je lui écrivis que son désir pouvait être satisfait; je lui envoyai, sous forme de laissez-passer, un écrit dans lequel je recommandais Mme Clergeau aux autorités militaires et leur demandais de faciliter à cette mère si douloureusement éprouvée le pèlerinage qu'elle voulait faire.

Elle eut cette grande satisfaction. Mais, hélas! ce devoir accompli, le malheur la guettait encore.

Comme elle revenait de Prosnes, après avoir prié avec son plus jeune fils, Stéphane, sur la tombe d'Henri, un bruit particulier se fait entendre dans le trajet par voie ferrée entre Châlons et Château-Thierry. Intrigué, Stéphane passe la tête à la portière pour voir ce dont il s'agissait, il est violemment frappé par la portière ouverte d'un train de soldats permissionnaires revenant du front. Stéphane tombe inanimé sous les yeux de sa mère qui s'empresse auprès de lui et appelle au secours.

On descend le corps de ce tout jeune homme à Château-Thierry, où il succomba le 20 août 1917, à l'âge de dix-sept ans, laissant une mère éplorée, veuve et sans enfant.

La grande guerre a coûté bien des larmes; mais est-il malheur plus poignant que celui de Mme Clergeau? Je salue cette infortunée maternelle qui a su résister à de pareilles douleurs, et je garde pieusement la mémoire des trois frères Etienne, Henri et Stéphane Clergeau; les souvenirs mortuaires, qu'a fait imprimer et que m'a adressés Mme Clergeau sont conservés dans mon livre de messe et, chaque dimanche, ma pensée va vers elle et ses trois fils.

Général EON,

*Ancien Commandant de la 36^e Brigade
et de la 33^e Division d'Infanterie au
cours de la Grande Guerre.*

L'ASSOCIATION DU SOUVENIR DANS LE SUD-OUEST

Notre Association est remarquablement représentée dans le Sud-Ouest par le Colonel Drouin.

Délégué de notre œuvre depuis peu de temps, le colonel Drouin a obtenu déjà de magnifiques résultats en réunissant de nombreuses adhésions.

Nous sommes heureux de savoir que maintenant l'Association du Souvenir aux Morts des Armées de Champagne est connue dans une région qui a donné tant de braves combattants en Champagne, en particulier la 35^e division qui a tenu longtemps le Moulin de Souain, et qui aussi, hélas, en a laissé beaucoup dans les cimetières que nous visitons chaque année.

Les pères, les mères, les veuves, les anciens combattants, tous les patriotes du Sud-Ouest savent que les leurs ne sont pas oubliés et que l'Association entretient avec ferveur leur mémoire sacrée.

En exprimant au colonel Drouin notre gratitude nous lui adressons tous nos vœux de bonne réussite pour mener à bien sa tâche.

Nous espérons que cet exemple sera suivi et qu'il y aura de nombreux nos amis des provinces françaises qui voudront à leur tour être nos délégués pour faire connaître notre Association et lui amener de nombreux adhérents.

M. Paul DOUMER Président de la République

L'Assemblée Nationale, réunie le 13 mai à Versailles, a élu M. Paul Doumer Président de la République. Toute la presse a publié les titres éminents de ce grand Français. Sa longue carrière, tout entière consacrée à la grandeur de la France, justifie hautement la confiance qui lui a été accordée par les représentants du pays. Que ce soit au Parlement, où ses avis ont toujours été écoutés, ou comme Gouverneur de l'Indochine, où il établit la paix et la prospérité, ou comme ministre des Finances, toujours et partout M. Doumer a placé l'intérêt général au-dessus des intérêts particuliers et a rempli les fonctions qui lui étaient confiées avec la plus grande dignité. En outre, et cela est un peu nouveau, les suffrages de l'Assemblée Nationale ont appelé à la magistrature suprême un père de famille de huit enfants. Comme père de famille, M. Doumer accomplit aussi tout son devoir, donnant le plus bel exemple de labeur continu et de vertus familiales. Quand éclata la guerre de 1914, non seulement M. Doumer continua de servir en donnant à la patrie, dans les conseils du Gouvernement ou dans l'organisation de la défense de Paris, le meilleur de lui-même, mais encore il donna au pays quatre de ses fils, qui sont restés sur les champs de bataille. La guerre lui fut impitoyable, mais M. Doumer supporta ces terribles coups du destin avec une énergie qui grandissait avec la douleur, trouvant une consolation à sa terrible peine dans la grandeur de son patriotisme.

C'est que ce patriotisme ne datait pas du jour où la France fut envahie. Dans l'admirable volume qu'il publia en 1906, *Livre pour mes fils*, M. Doumer, comme s'il pressentait les sacrifices qu'il devrait un jour supporter dans sa chair, n'écrivait-il pas :

« Plus que jamais, à l'heure où apparaît le péril, il faut aimer la Patrie d'un amour ardent, passionné et jaloux. Il faut l'aimer jusqu'à lui tout sacrifier, ses biens, sa vie, ses enfants. »

Et plus loin encore :

« Aime la Patrie. Sers-la et honore-la; travaille à sa prospérité intérieure, à sa grandeur et à sa gloire dans le monde.

« Donne-lui ton intelligence et ton cœur, ton activité et ton travail; donne-lui ton sang s'il le faut pour préserver son existence, pour défendre ses intérêts et son honneur.

« Sois patriote avant tout, suivant le mot de Gambetta, et ne mets rien au-dessus de ce titre.

« N'écoute pas les sophistes qui professent un cosmopolitisme dissolvant, qui nient la Patrie et qui répudient le devoir. Ce sont des ennemis publics : s'ils étaient suivis, ils précipiteraient la France vers la décadence et la mort, comme leurs aînés ont fait de la Grèce et de Rome.

« Apprends à connaître la France dans sa souveraine beauté et dans sa richesse, dans ses gracieux paysages, dans ses villes, dans ses monuments, qui sont les titres de noblesse de ta race.

« Pénètre-toi de sa longue et glorieuse histoire, pour prendre conscience de ton devoir de Français, de la lourde charge qui t'incombe si tu ne veux pas la laisser déchoir, si tu veux lui faire un avenir digne de son passé.

« Il faut espérer, il faut croire, il faut avoir foi dans les destinées de la Patrie.

« Travaille pour le bien, travaille pour la gloire de la France. Elle est placée de telle sorte sur la carte du monde, elle a un tel passé que la puissance et la grandeur sont les conditions mêmes de son existence.

« Aime l'armée nationale où ta place est marquée; elle personnifie la Patrie dans sa force et son indépendance.

« Aime les soldats, tes camarades, qui doivent constituer pour toi une seconde famille. Vous aurez à vous aider, à combattre et peut-être à mourir ensemble. Soyez unis par la fraternité du labeur, par la fraternité du courage et la sereine fraternité de la mort.

« Accepte résolument, sans regret et sans murmure, la charge du service militaire en temps de paix. Prépare-toi, entraîne-toi, développe la force et la souplesse de ton corps, comme les qualités viriles de ton âme.

« Sois le soldat robuste, discipliné et vaillant que la Patrie réclame.

« Chéris et vénère le drapeau tricolore qui est l'image de la France, l'hymne national qui est sa grande voix.

« Considère la guerre comme un fléau dont tu dois t'efforcer de préserver le pays. Evite-la, déteste-la, mais ne la crains pas.

« Dis-toi que, si la guerre est un mal, elle n'est pas le pire des maux, et que mieux vaut cent fois la guerre que la perte de l'indépendance ou de l'honneur national.

« Sache que pour avoir chance de conserver la paix, un grand peuple doit être fort, actif, énergique et vaillant.

« Il est pour toi un bon et unique moyen de servir l'humanité, c'est de travailler à la grandeur de ta Patrie. »

On ne s'étonne plus que quatre de ses fils soient tombés face à l'ennemi, modèles, comme leur père, de vertus patriotiques.

Aussi n'était-il pas naturel que M. Paul Doumer fût l'un des premiers adhérents de notre Association du Souvenir, qui s'honore grandement de cette adhésion et lui en exprime sa respectueuse gra-

titude. Qu'il nous soit permis de lui adresser nos très vives félicitations et tous nos vœux pour son septennat, étant assurés que, comme Chef de l'Etat, il continuera à travailler à la grandeur de notre Patrie. Et, en outre, donnons-lui l'assurance que chaque fois que nous nous rendrons à la crypte de Navarin, à ce monument pour lequel M. Paul Doumer eut tant de sollicitude, nous aurons pour ses fils, nos camarades, une pensée toute particulière, devant la plaque de marbre qui porte le nom du Capitaine René Doumer, commandant l'Escadrille 76, tombé sur le front de Champagne le 26 avril 1917.

L'ASSOCIATION DU SOUVENIR.

La Bataille dans les Monts

Le 15 Juillet 1918

Visiter une région ne consiste pas uniquement à la parcourir en tous sens. A moins qu'il ne cherche un simple délassement, ou un passe-temps, dans son oisiveté, le touriste se documente au préalable sur la région qu'il va visiter.

Visiter un « champ de bataille » comporte la même obligation, et pour s'y rendre compte des faits, si l'on veut les étudier réellement, il faut connaître les effectifs en présence, les ordres donnés de part et d'autre, les conditions dans lesquelles ils ont été ou n'ont pas été exécutés, etc...

Une documentation aussi complète n'est certes pas nécessaire à ceux qui vont accomplir un pèlerinage sur un champ de bataille. L'objet de leur dévotion est le meilleur des guides, comme il l'est à ceux qui se rendent aux différents sanctuaires, disséminés à travers le monde. Néanmoins, à l'approche du jour où les pèlerins de Champagne iront, une fois encore, se recueillir au Monument de Navarin, il n'est peut-être pas hors propos de leur parler de la Champagne et de ceux qui se sont sacrifiés pour la défendre.

Sous quelle forme leur en parler? Nous rappellerons ici quelques traits du sol lui-même, quelques souvenirs historiques et nous nous efforcerons de montrer quelles pouvaient être les pensées de ceux qui se sont battus là en juillet 1918.

La Champagne, pays de parcours facile, situé entre les Marches de l'Est et le cœur de notre patrie, était destinée à voir, au cours des siècles, son sol traversé, foulé et ravagé par des invasions successives et devenir aussi parfois le théâtre de mêlées décisives.

L'an dernier, sur les pentes du Cornillet, au cours d'un brillant exposé de la « bataille des Monts », deux points qui méritent de retenir l'attention d'une façon toute spéciale, le camp d'Attila et Valmy étaient en particulier désignés sur ce vaste champ de bataille. Attila, les Champs Catalauniques! 451! première victoire sur les Barbares de l'Est!

Valmy! 1792! Les Prussiens de Brunswick, venant de Somme-Py, rencontrent les troupes de Dumouriez et de Kellermann. Simple canonnade, dira-t-on. N'empêche que « l'étonnement du général en chef prussien est tel, en présence du renversement de toutes les idées admises en matière d'art militaire, qu'il ne peut se résoudre à tenter sérieusement le sort des armes ». Les « tailleurs » et les « savetiers », qui arrêtent ce jour-là les Prussiens, sont une première esquisse de notre armée nationale, et Goethe déclare, le soir même : « En ce jour et en ce lieu a commencé une nouvelle ère de l'histoire du monde. » Souvenirs lointains, sans doute, qu'il est bon cependant de faire revivre!

En 1870, faile gauche des Prussiens, après avoir franchi la Meuse, se redresse face au nord et la III^e Armée (Prince Royal) foule le sol de la Champagne orientale. Dans le même temps, notre Armée de Châlons (Mac-Mahon) venant de Reims, se dirige sur Stenay en longeant les Monts. Quelques jours plus tard, après Sedan, la III^e Armée prussienne, reprenant sa marche sur Paris, traverse la Champagne par Attigny, Reims, Epernay.

En 1914, c'est encore une III^e Armée allemande (von Hausen) qui envahit la partie de la Champagne qui nous intéresse, du nord au sud cette fois. Elle atteint la Suippe le 2 septembre, la Vesle le 3. Reims et la Marne (Châlons) le 4. Elle pousse jusqu'au camp de Mailly, recule lors de notre victoire de la Marne et s'accroche dans les Monts le 13.

Il nous faut les Monts, et dès le premier hiver, ainsi qu'au cours de l'année 1915, nous montons là plusieurs offensives. La plus importante, celle de septembre 1915, si elle n'atteint pas ses buts et nous coûte cher, est marquée par un succès, de l'Épine de Védégrange à la Main de Massiges. Cependant, la situation des Allemands, dans les Monts, reste la même.

En avril et mai 1917, la situation des deux adversaires change du tout au tout sur cette partie du front. Nous nous emparons du Cornillet, du Mont Blond, du Mont Haut, du Mont Sans-Nom. De ces succès résulte notre situation de 1918.

En Champagne, plus qu'ailleurs, il est relativement facile de vivre dans le passé, la nature du sol s'y prête. La craie blanche qui, lorsqu'elle n'affleure pas, se trouve à peu de profondeur, remuée lors de l'établissement des boyaux et des tranchées, est encore très souvent visible, même dans les terres remises en culture. En certains points du front, on peut ainsi voir tout le système de nos organisations, même après nivellement, comme si l'on avait un plan directeur en mains.

Le voyageur qui quitte Reims et se rend par chemin de fer à Châlons, aperçoit de son compartiment, lorsque les moissons sont coupées, le tracé des boyaux qui se dirigeaient vers la voie romaine.

De là à revoir ceux qui ont peiné, ont souffert et sont morts pour les creuser ou pour les défendre, il n'y a pas loin!

En parcourant cette Champagne, cette Champagne à qui nous n'osons plus donner l'épithète que certains géographes lui avaient attribuée, d'autres souvenirs hantent l'esprit. Les noms de lieux sont évocateurs d'un autre passé et de souvenirs militaires : Milan! Moscou! Alger! Médéah! Navarin! Magenta! noms donnés à des fermes par d'anciens soldats, sans doute venus se fixer là, après avoir déposé les armes. D'autres soldats sont tombés en défendant le patrimoine et les champs de leurs aînés!

En 1918, notre front de Champagne, de Reims à l'Argonne, court parallèlement à la voie romaine. Il est jalonné par la Butte de tir (S.-E. de Reims), le fort de la Pompelle, le carrefour de la voie romaine et du chemin de Prunay à Beine, le Cornillet, le Mont-Blond, le Mont-Haut, le Casque (1) et le Téton (1), passe à mi-chemin entre Auberive et Vaudescourt, suit les pentes sud de la Py, englobe Tahure. Les Allemands ont perdu la crête des Monts. Rejetés vers Nauroy et Moronvilliers, ils ne voient plus directement, ni la voie romaine, ni la région de Mourmelon.

En mars, l'ennemi exécute de nombreux coups de main sur le front de notre IV^e Armée pour détourner l'attention, alors qu'il attaque du côté de Saint-Quentin. Les diverses offensives se développent, le 21 mars : entre Somme et Oise; le 9 avril : sur la Lys; le 27 mai : au Chemin des Dames; le 9 juin : au nord de Compiègne.

A son tour, la Champagne va être bientôt attaquée, mais dans des conditions tout à fait particulières.

Ces conditions particulières proviennent de ce que l'attaque a pu être prévue, et de ce que le commandement français, mettant à profit les enseignements tirés des dernières offensives, a su adopter une méthode de défense appropriée, la meilleure car elle étonne et déconcerte l'ennemi.

(1) Conquis en 1917 par la 33^e D. I. (Général Eon.)

L'attaque a pu être prévue. Indépendamment des renseignements spéciaux révélant plus ou moins les intentions prochaines du commandement allemand, indépendamment des renseignements recueillis sur les arrières par notre aviation, les troupes en ligne, grâce à l'activité de leurs observateurs et à la fréquence de leurs coups de main, grâce à la bravoure et au merveilleux entraînement des « grenadiers d'élite » de la IV^e Armée, obtinrent et fournirent la preuve d'une attaque imminente. Le commandement a adopté une méthode de défense appropriée. Convaincu par les exemples précédents, que les effectifs maintenus en première ligne sont voués, en cas d'attaque, sinon à une destruction totale, du moins à une paralysie certaine, il décida de reporter plus en arrière la véritable résistance, quitte à consentir un abandon de terrain, sur lequel ne seraient maintenus que de faibles éléments.

L'application de cette tactique, dans les Monts, n'alla pas sans rencontrer, tout d'abord, quelque scepticisme parmi les troupes. Il s'agissait en réalité d'abandonner une situation qui pouvait paraître avantageuse, le haut du terrain, pour venir s'installer et combattre entre la voie romaine et le pied des pentes du massif de Moronvilliers, dans des conditions qui, à priori, paraissaient beaucoup moins favorables.

Par là même on abandonnait à l'ennemi, en cas d'attaque, un terrain chèrement reconquis en 1917, organisé depuis au prix de nombreuses peines et dont les observatoires nous donnaient d'excellentes vues sur les arrières ennemis. Ces considérations n'étaient pas d'un maigre poids dans les réflexions que pouvaient se faire les occupants au début de juillet 1918.

La décision d'évacuer les Monts est géniale, et l'on ne peut qu'admirer le fait de l'avoir prise. On peut l'admirer d'autant plus que la manœuvre a réussi ! De quel anathème n'eût-on pas frappé notre commandement si cette manœuvre avait échoué ? Il n'y aurait pourtant eu là ni plus ni moins de génie ! Ce qu'il faut surtout admirer, et cela sans réserve, c'est la responsabilité prise à cet égard.

Dans ces conditions, lorsqu'on parcourt le front de Champagne, indépendamment de faits précis et de nombreux exploits que l'on voudrait connaître, puisque nous voulons vivre dans le passé, il est juste de se reporter, par la pensée, aux journées qui ont précédé le 15 juillet, et de se demander à quoi pouvaient alors songer, dans les Monts, ceux à qui incombait, à un titre quelconque, la garde et la défense de cette région. Ici ou là, nous pouvons revoir tel ou tel officier, soit à la porte de son poste de commandement, soit à l'un des observatoires voisins, scrutant l'horizon, horizon partout pareil : un bois de sapins sur une crête, quelques taches de craie, des réseaux ! Que se passe-t-il derrière ? L'attaque est imminente : mais son jour ? son heure ? Le dispositif de « grande alerte » ? Aura-t-on le temps de le prendre ? L'officier, par instants, fronce le sourcil, obsédé par ces idées ; mais il se dit qu'au fond, ici ou là-bas, à moins que l'artilleur d'en face n'ait tout détruit, le Boche devra encore compter avec « ses hommes ».

A la nuit venue, on peut revoir le même officier regardant à nouveau dans la même direction, se disant qu'à ce moment, à peu de distance de là, l'ennemi poursuit ses préparatifs, entasse des munitions — cette leur ? c'est un dépôt que notre artillerie vient de faire sauter —, déploie déjà peut-être son artillerie. Que n'est-il possible de savoir au juste !

Ici ou là, à l'entrée d'un abri, accroupi sur l'une des marches y donnant accès, nous pouvons revoir un soldat, la capote souillée des taches blanches de cette terre qui sera peut-être demain son tombeau. Il écrit sur ses genoux, griffonne quelques mots de temps à autre, s'arrête, réfléchit, reprend sa tâche.

Il songe à l'attaque, à son devoir, lui aussi. Des préoccupations qui en découlent partent aujourd'hui ses pensées vers les siens. Cette lettre... sera-t-elle la dernière ? Doit-il dire ce qu'il ressent à cette heure ? Il l'écrit, hésite, déchire ce papier, en reprend un autre. A quoi bon alarmer ceux qui l'attendent ? Après tout, on a souvent parlé d'attaques qui n'ont pas eu lieu ; et puis, tout le monde n'y reste pas ! Ce soir, demain, on verra. Il réfléchit, la tête dans ses mains. Pas demain... mais cette lettre, qui devait être la dernière, il ne l'écrira pas, car un camarade vient de l'appeler. C'est son tour de garde !

Les Allemands avaient décidé de faire tomber Reims, en attaquant de part et d'autre de cette ville, en direction de Châlons et d'Épernay. Après les succès qu'ils avaient obtenus au Chemin des Dames, et pour améliorer la situation qui en découlait, « l'enlèvement de Reims devenait finalement une nécessité » (1).

Ceci n'était d'ailleurs qu'une nouvelle étape, qui leur permettait d'atteindre des buts ultérieurs ; régler enfin le sort de Verdun

pris à revers, et nous mettre hors d'état d'employer nos réserves du côté des Anglais, qui seraient attaqués à leur tour. On pourrait enfin reprendre la marche « nach Paris ».

Reims n'est pas qu'un point géographique. Bien que sa situation en première ligne l'empêche de jouer actuellement un rôle dans l'activité française, son nom évoque trop de souvenirs pour que l'annonce de sa prise n'ait pas un gros retentissement mondial. En outre, sa cathédrale mutilée ne symbolise-t-elle pas pour les Alliés, et pour bien d'autres peuples, la « guerre fraîche et joyeuse » ! Il paraît opportun de mettre la main sur ce témoin. Cinquante divisions vont partir à l'assaut !

Entre Reims et l'Argonne, le front français est tenu par la droite de la V^e Armée (général Berthelot) et par la IV^e Armée (général Gouraud). A la IV^e Armée nous trouvons, d'ouest en est, les grandes unités suivantes : le 4^e Corps d'Armée (général Pont) : 163^e, 124^e, 132^e D.I. ; le 21^e C.A. (général Naulin) : 170^e, 13^e et 43^e D.I. ; le 8^e C.A. (général Hély d'Oissel) : 161^e D.I. et 1^{er} D.C.P. En arrière, un certain nombre de divisions, dont la 42^e Division américaine, se trouvent en réserve.

L'attaque a pu être prévue, et chacun, jusqu'au plus humble soldat, a été mis au courant, non seulement de son imminence, mais encore de sa forme. L'ordre du Général Gouraud, du 7 juillet, aux soldats français et américains de la IV^e Armée, a fixé ces points.

Contrastant singulièrement avec la passivité des troupes ennemies de première ligne, nos coups de main se multiplient et se succèdent journellement. Celui du 14 juillet, conduit par le lieutenant Balesié, à la tête d'un détachement du 366^e R.I., obtient, auprès du Mont Sans-Nom, l'ultime renseignement : la date et le jour de l'attaque.

La préparation d'artillerie allemande, devancée d'ailleurs par notre contre-préparation, commence le 15 à 0 h. 10, l'infanterie débouche à 4 h. 20. Vingt-six divisions, groupées en sept corps d'armée, et appartenant aux armées von Below (1^{re}) et von Einem (III^e) attaquent à l'est de Reims, de Saint-Léonard à Massiges. Mais la forme de l'attaque, qu'ont adoptée les Allemands n'a pas varié ; le commandement français, lui, a innové, en matière de défense, et, comme à Valmy, non loin de là, en 1792, « l'étonnement » du commandement allemand précède de peu l'obligation dans laquelle il est mis de reconnaître sa défaite.

Après avoir pilonné, quatre heures durant, notre première position, les soldats du Kronprinz, convaincus qu'ils vont avancer comme en mars, partent à l'attaque — le « Friedensturm » — remportent un premier succès facile en dépassant les organisations que nous avions évacuées, mais sont arrêtés pile, peu après, par les feux de notre position de résistance.

Nous avions évacué nos premières lignes, non sans y laisser un peu de nous-mêmes, des postes avancés, chargés de prévenir du débouché de l'ennemi, en employant tous les moyens possibles : fusées, téléphones, chiens de liaison, pigeons-voyageurs, coureurs.

A qui parcourt aujourd'hui l'ancien front, le souvenir de ces postes, maintenus en première ligne pour le salut de l'Armée, doit hanter l'esprit. Quelles pouvaient être les pensées de ces hommes en attendant l'attaque ?

Dix à douze hommes par poste, sous les ordres d'un officier ou d'un sous-officier !

Que l'on veuille bien se reporter au moment précis, où ils ont vu leurs camarades partir, pour gagner des positions plus en arrière, par ce moins exposées.

Est-ce la fierté d'avoir été choisis pour une mission de sacrifice qui les anime ? On peut être prêt à faire un héros sans professer pareil sentiment. Est-ce la jalousie vis-à-vis de ceux qui partent ? Est-ce la crainte de la mort qui les obsède ? De tels sentiments sont humains.

Il importe surtout de songer à la mission dont ces postes étaient chargés, à leur isolement sous le bombardement, au danger qu'ils couraient, si même, leur rôle joué, ils cherchaient à rejoindre leurs unités et de se dire qu'ils étaient dignes, de la confiance mise en eux.

A l'heure du débouché de l'infanterie allemande, des fusées s'élevèrent dans le ciel, des pigeons-voyageurs prirent leur vol, des chiens furent lâchés, quelques voix se firent entendre au bout du fil...

« C'étaient nos admirables soldats des avant-postes qui criaient aux camarades et aux chefs leur *Morituri te salutant!* » (1)

Des morts et des prisonniers ! Aux uns comme aux autres, on peut rendre un même hommage.

On voudrait citer tous les noms. Leur liste serait longue et difficile à établir. Nous nous bornerons à rappeler ici les numéros

(1) Souvenirs de guerre du Kronprinz.

(1) *La Campagne de France* (Louis Madelin).

des régiments auxquels appartenait les avant-postes laissés, dans les Monts, de Saint-Léonard à la Suippe, avec l'indication de la région pour chacun d'eux. L'âme des régiments n'est-elle pas faite des âmes de tous ceux qui leur ont appartenu!

3 ^e D.I.C. (division de droite de la V Armée) :	
21 ^e R.I.C.	Saint-Léonard.
7 ^e R.I.C.	Fort de la Pompelle.
1 ^{er} Tirailleurs.	Prunay.
163 ^e D.I. :	
415 ^e R.I.	Les Marquises.
142 ^e R.I.	Bois de la Grille (3 km. S.-O. de Nauroy).
124 ^e D.I. :	
124 ^e R.I.	Cornillet (cote 208).
101 ^e R.I.	Mont-Blond et Mont-Haut (entre 208 et 257).
130 ^e R.I.	Mont-Perthois et Casque (hauteurs S.-O. de Moronvilliers).
132 ^e D.I. :	
166 ^e R.I.	Téton (hauteurs S.-E. de Moronvilliers).
366 ^e R.I.	Mont Sans-Nom (Nord de 181).
330 ^e R.I.	Entre Mont Sans-Nom et la cote 116.

Quand on parcourt un champ de bataille, que cela soit pour une raison ou pour une autre, l'impression que l'on peut se faire ne saurait être complète si l'on n'envisageait les choses que du point de vue de l'un des adversaires.

Dans ce but, mais forcément avec des sentiments totalement différents de ceux que nous avons précédemment, faisons maintenant une incursion dans le camp allemand. Nous avons voulu faire revivre l'état d'âme de ceux que nous voulons honorer, essayons donc de nous rendre compte, partiellement du moins, de l'état d'esprit des Allemands, lors du 15 juillet, avant et après l'attaque. Nous aurons ainsi une nouvelle raison d'apprécier notre victoire à sa juste valeur.

Nous avons vu que dans l'opinion du haut commandement allemand « l'enlèvement de Reims devenait finalement une nécessité ». Si les Allemands attaquent le 15 juillet, c'est à l'est de ce point que se joue l'acte principal.

Le « Seigneur de la Guerre » honore de sa présence cette partie du front. Il vient à Ménil-Lépinçois (17 km. N.-N.-E. de Moronvilliers). C'est d'un observatoire voisin de cette localité qu'il assiste de loin au départ de l'attaque.

On peut lire à ce sujet les « Souvenirs de Guerre du Kronprinz ou bien encore « Der Koenig » de Karl Rosner. Dans ce dernier ouvrage, toutes réserves faites sur sa réelle valeur historique, on voit Guillaume II, dépourvu d'autorité, tenu à l'écart par Hindenburg et Ludendorff, présidant au « Friedensturm » en simple spectateur.

A quoi songe-t-il, lui aussi, l'Empereur d'Allemagne, dans les dernières heures du 14 juillet, et surtout après que l'héritier de son trône lui a révélé que l'affaire est manquée? A sa couronne? sans doute; à ses troupes? probablement; peut-être aussi aux manifestations passées de son orgueil: au voyage en Palestine, au débarquement à Tanger, qu'il l'ait voulu ou non, à son « Bravo Panther » de 1911, l'année d'Agadir.

A la veille de l'attaque, la grosse préoccupation du Kronprinz est de savoir si le commandement français se méfie de quelque chose. Le soir du 14 juillet, il téléphone encore à ce propos aux chefs d'état-major de von Below et de von Einem. Ceux-ci l'induisent en erreur.

Complètement rassuré, il monte dans son auto, quitte Charleville et se dirige vers le front. Il gagne un observatoire près de Pont-Faverger (7 km. N.-N.-E. de Moronvilliers).

Là... « une impression formidable... un tableau démoniaque, une symphonie apocalyptique de la destruction ». Tels sont les termes de ses Souvenirs.

A quoi pensent les troupes allemandes, au moment où elles gagnent leurs emplacements de départ, dans la nuit du 14 au 15 juillet? Aux premiers succès de 1918: mars, avril, mai et juin. Ces succès n'ont évidemment pas amené la décision, mais cette fois on le tient. On le leur a dit, et on le leur a répété. La préparation, en particulier, doit avoir le même succès qu'au Chemin des Dames, et, une fois encore les Français ne se doutent de rien. « Nach Châlons » et bientôt enfin « nach Paris »!

La déception ne tarde pas, et elle est d'autant plus grave que le succès escompté a été entrevu trop grand.

Le 15 juillet, l'armée allemande est battue. Les journées, les semaines qui vont suivre, ne sont que la conséquence de ce jour-là. Ludendorff qualifiera le 8 août de « jour de deuil » pour l'Armée allemande; en réalité, son premier jour de deuil — en 1918 — peut être fixé au 15 juillet.

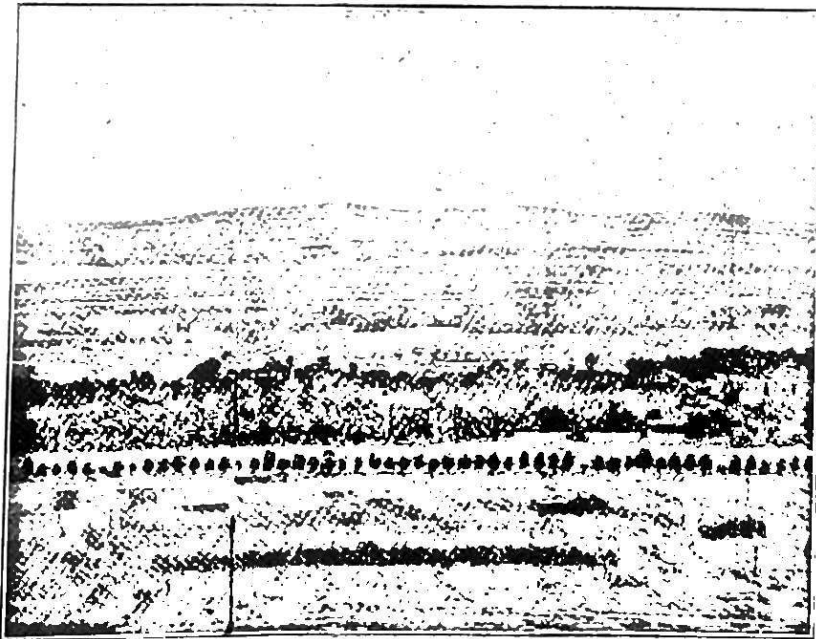
Selon la prophétie de Strasbourg, la puissance germanique devait s'effondrer entre Hamm et Unna, en Westphalie. Elle s'est effondrée aux portes de Reims, non loin des plaines où Attila avait été vaincu, et non loin de Valmy, où le duc de Brunswick avait été battu.

Les Armées de Champagne de la Grande Guerre ont lutté sur un terrain depuis longtemps sacré.

Leurs morts sont tombés, eux aussi, dans les Monts, en arrêtant les Barbares et en sauvant la Nation.

Que ceux qui les pleurent, et ceux qui se sont consacrés à perpétuer leur souvenir, trouvent à cette pensée, en parcourant la Champagne, une fierté consolatrice et une raison de poursuivre leur œuvre!

P. C. HAM.



Mont Cornillet - 1^{er} Zouaves - Mai 1917

LA FIN D'UN HÉROS

Extrait des Souvenirs d'un Poilu du 57^e Régiment d'Infanterie de M. Georges GAUDY. (Le Drame à Saconin et l'Épopée sur l'Ingon - PLON-Paris Editeurs).

On avait transporté Drouault dans la cave, au poste de secours. Ses yeux sont clos, sa face blême. Mais il n'est pas mort. Son cœur bat.

Les docteurs Lagarde et Verin frictionnent ses tempes. Au dehors l'espace retentit. Il ne fait aucun bruit dans le souterrain. Les témoins regardent, souffrent et se taisent.

Après des minutes, la joue du jeune officier se colore. Il entrouvre ses paupières. La clarté palpite et vacille dans le miroir de ses prunelles. Le corps demeure immobile, mais la vie bouge dans ces yeux qui s'étonnent, regardent avec fixité, longuement, les lignes rangées en cercle.

Verin, penché sur le blessé, l'observe.

Le vainqueur de Rouy-le-Petit revient d'un autre monde. Que s'est-il passé? Le sait-il? Ou se trouve-t-il? Il l'ignore.

Verin palpe le poignet névrosé. Les paupières enfin soulevées, toute la force de l'être élargit le regard.

De quelles ténèbres sort l'homme évanoui?

Drouault, durant des minutes, considère Verin penché sur son visage. A la fin, ses doigts pressent la main de son ami.

— C'est toi, petit? demande-t-il.

— Oui, c'est moi, répond Verin qui pleure.

Lafarge devant le pansement hâtivement posé là-bas, dans un trou d'obus. Il retient, secoue la tête, remet en place le bandage, le resserre et tourne la tête, se mordant la lèvre.

— Pourquoi pleures-tu? demande Drouault. N'ai-je pas fait mon devoir?

Verin l'embrasse.

— Pardonnez-moi, dit le mourant.

Les poilus s'approchent.

— Faites-les venir, dit Drouault.

— Qui?

— Les soldats!

Ils sont là, le casque à la main.

— Je les aime bien tous!

Les têtes se penchent. Sur les figures assombries coulent des pleurs.

— Tu vas partir, explique l'aide-major, aller à l'hôpital, te reposer.

— Je m'excuse, réplique Drouault, de mourir si jeune. Ne m'en veuillez pas, je vous prie!... J'aurais voulu continuer la guerre. Je ne peux plus... Pourquoi suis-je touché? Que dira ma mère?... C'est de ma faute... Pardonnez-moi!... J'ai soif... Je suis gravement blessé... Je suis content de mourir ainsi... Mais je voudrais travailler encore... M'en voulez-vous?... C'est toi, petit? C'est toi, Verin?

— Ne parle plus. Ne te fatigue pas.

Leurs mains s'étreignent.

Les brancardiers attendent, navrés. Et tous ceux qui sont là voudraient qu'il ne s'en aille point. Ils voudraient le garder toujours. Oh! s'ils pouvaient s'éveiller d'un mauvais rêve, le retrouver debout, plein de jeunesse, de santé, de gaieté.

— Allons! dit le docteur Lagarde qui se détourne, le visage dans ses mains.

Doucement, les porteurs déposent Drouault sur le brancard. Avec précaution ils l'enlèvent, le placent sur leurs épaules. On entend sangloter le docteur Lagarde.

Les poilus farouches barrent l'escalier. Oh! il ne faut pas qu'il s'en aille.

— Je veux leur serrer la main à tous! murmure le moribond. Ils se jettent sur ces mains, les baisent. Ils ne les lâchent plus.

Ses grands bras étendus de part et d'autre du brancard, ses mains abandonnées au groupe des soldats, Drouault parle encore.

— Il faut continuer jusqu'au bout. Nous les témoins. Ne pas faiblir. Continuer... Je vous aime bien... Chers camarades...

Enfin, les brancardiers se décident. Ils partent, escaladent les marches, se mettent en route, le long de la voie ferrée. Sur leur passage on s'informe et l'on se lamente.

Il mourut le soir-même, à l'ambulance d'Hattencourt.

Georges GAUDY

LES DROITS ACTUELS
DES PARENTS de NOS MORTS

L'Association du Souvenir compte parmi ses membres beaucoup d'ascendants de guerre. Aussi avons-nous estimé d'une certaine utilité de rappeler dans notre Bulletin les règles essentielles actuellement en vigueur quant aux droits des ascendants.

Disons tout d'abord, que la pension de la veuve et celle de l'ascendant ne s'excluent, quoique nombre d'ascendants l'aient suppose longtemps et que quelques-uns le croient encore. Il peut y avoir coexistence d'une pension de veuve et d'une pension d'ascendant, toutes les deux fondées sur les circonstances du décès du même militaire.

Les conditions que doivent remplir les ascendants pour solliciter une pension se classent sous plusieurs chefs : nationalité — parenté — âge — condition de fortune.

Nationalité. — Peuvent demander la pension d'ascendant, les personnes, soit françaises, soit appartenant à des nations alliées ou neutres (quelle que soit leur résidence) soit appartenant à des nations ex-enemies (si elles résident en France) du moment que le fils a servi dans l'armée ou la marine française; lorsqu'il s'agit de personnes de nationalité étrangère, elles ne peuvent solliciter le bénéfice de la loi française que si elles ne perçoivent pas déjà une allocation analogue par les soins du gouvernement de leur nation.

Parenté. — Sont appelés, dans l'ordre, les parents du premier degré (père, mère) puis les grands parents, s'il n'existe plus de parents. Sont assimilés aux ascendants du premier degré, les personnes qui justifient (par jugement du tribunal civil) avoir remplacé le père ou la mère d'un enfant orphelin ou abandonné et avoir élevé jusqu'à son départ sous les drapeaux ou jusqu'à sa majorité.

Âge. — En principe, l'âge requis pour pouvoir demander la pension est de 55 ans pour les femmes, et 60 ans pour les hommes. Toutefois, la mère veuve, divorcée, séparée ou non mariée est dispensée de toute condition d'âge si elle justifie avoir à sa charge un ou plusieurs enfants, soit de moins de 21 ans, soit sous les drapeaux en train d'accomplir le temps du service militaire légal obligatoire, soit infirme (quel que soit l'âge). Cette infirmité est constatée par les médecins experts du centre de réforme.

D'autre part, il y a dispense d'âge, pour l'un ou l'autre sexe, lorsque le postulant à pension ou son conjoint est infirme ou atteint de maladie incurable. Un barème, assez compliqué, mais que les intéressés peuvent consulter dans les services des intendances départementales de pensions, a fixé pour chaque âge, et selon le sexe, le degré d'invalidité à partir duquel l'ascendant, avant l'âge requis, peut solliciter sa pension. L'invalidité est constatée et pourcentage par les experts des centres de réforme. La dernière condition exigée par la loi est la condition de fortune. Il faut, ou bien n'être pas du tout imposé au rôle de l'impôt général sur le revenu, ou bien ne cotiser à cet impôt que pour une somme qui est variable selon la situation de famille. Il serait trop long de donner ici un tableau des positions diverses des ascendants au regard de l'impôt sur le revenu et par suite, des droits à pension. Le mieux est de se renseigner, dans chaque cas particulier, auprès de l'intendance des pensions.

Aucune forclusion ne frappe les ascendants de la guerre, ce qui signifie qu'à toute époque ils peuvent, s'ils viennent à remplir les conditions exigées, demander la liquidation d'une pension. Même si, remplissant ces conditions depuis plusieurs années, ils n'ont pas cru devoir faire valoir leurs droits, ils ont la possibilité de le faire, à leur convenance, quand ils le jugent opportun.

Le montant annuel, en vertu des dernières lois votées, de la pension d'ascendant est de :

1920 francs pour le père et la mère ensemble.

1920 francs pour le père veuf, ou divorcé, ou séparé, ou non marié.

1920 francs pour la mère veuve, ou divorcée, ou séparée, ou non mariée.

1920 francs pour les grands-parents ensemble.

960 francs pour les parents ou grands-parents remariés.

Pour chaque enfant mort pour la France, décédé en sus du premier, il est alloué en outre 240 francs par an.

Bien des questions sont soulevées par l'application de la législation sur les ascendants : le cadre forcément restreint de cette étude

ne permet pas de multiplier les détails d'interprétation ou les points de jurisprudence les concernant. Mais le signataire du présent article se fera un devoir de renseigner les membres de l'Association qui s'adresseraient à la rédaction du Bulletin pour être éclairés sur des difficultés propres à leur situation.

PONT-GIVART.

A NOS ADHÉRENTS

Chaque jour nous apporte de nombreuses lettres d'encouragement, accompagnées de nouvelles adhésions ou de dons au Monument.

Nous éprouvons une grande fierté de constater que notre œuvre prend enfin la place qui lui est due.

Les anciens combattants viennent à nous de plus en plus nombreux, et les familles de ceux qui ne sont plus nous restent fidèles, car elles ont, depuis 1923, appris à nous connaître, elles savent avec quelle ardeur nous poursuivons notre tâche pour perpétuer le souvenir de ceux qui leur sont restés si chers.

Cependant, certains adhérents nous disent : « Pourquoi tant d'argent ? En avez-vous donc encore besoin ? »

C'est à ces derniers que nous voulons aujourd'hui répondre.

Oui, nous avons besoin d'argent pour continuer les réparations au Monument que nous avons amorcées cette année et en assurer l'entretien; organiser nos cérémonies si émouvantes; améliorer notre bulletin et surtout constituer le fonds de réserve qui nous permettra d'envisager avec confiance l'avenir.

Nous ne sommes pas immortels, disions-nous à notre dernière Assemblée Générale, nous devons donc prévoir ce que sera après nous la situation de notre Monument dont nous sommes si fiers, et qui est non seulement la glorification de tous les morts de Champagne, mais aussi le pieux reliquaire où sont déposés les restes sacrés retrouvés éparpillés sur le champ de bataille, le tombeau des soldats inconnus de l'ancien front de Champagne.

Il n'a peut-être pas la puissante et émouvante signification de la dalle de l'Arc-de-Triomphe, mais il est notre bien, il est le refuge des pères, des mères, des veuves, des orphelins qui n'ont pas la consolation de prier sur une tombe et qui viennent là se recueillir dans le calme de la crypte.

Il ne faut donc pas cesser notre activité, il nous faut, au contraire, redoubler d'efforts, il faut que chacun, dans son entourage, fasse connaître notre œuvre et y amène de nouveaux adhérents.

De toute notre âme, de tout notre cœur, en souvenir de nos camarades que nous avons laissés sur cette terre de France, nous continuons notre œuvre avec ténacité, mais nous avons besoin de votre aide.

Faire connaître notre œuvre, amener de nouveaux adhérents, diffuser des carnets de timbres, tout cela est facile, il ne suffit que d'évoquer la mémoire de ceux qui se sont battus, puis sont morts à leur poste de combat pour vous, pour la France.

Pas un Français digne de ce nom ne pourra nous refuser son concours.

LE COMITÉ.

DONS

Plusieurs membres de l'Association ont bien voulu joindre à leur cotisation une obole spéciale destinée à l'entretien de notre Monument.

Nous citerons :

M. Claudon, 3 fr.; Mme Faerber, 50 fr.; M. Voyard, 10 fr.; M. J. Chamayou, 5 fr.; Mme Lafféchele, 10 fr.; Mme Quentin, 14 fr.; Mme Fournier, 10 fr.; Mme Caunard, 10 fr.; Mme Bartholomé, 50 fr.; Mme Brière, 5 fr.; Mme Radet-Féat, 10 fr. Mme Vve Courbes, 5 fr.; M. Labarthe, 10 fr.; Mme Laplace, 3 fr. 50; Mme Boute, 4 fr.; M. Duveau-Buzard, 10 fr.; Epernay 10 francs.

Nous soulignons tout particulièrement l'heureuse et touchante initiative de Mlle Penilleau qui, suivant l'exemple de Mme Vve Faerber, a quêté, avec succès, pour notre Monument de Navarin, et qui nous a fait parvenir une somme de 300 fr.

Le colonel Rolland, membre du Conseil d'administration et Président de l'Amicale des Anciens du 1^{er} zouaves de marche a, au cours d'une réunion de cette Amicale, fait une collecte qui a produit 218 francs.

A tous nos remerciements pour l'intérêt qu'ils portent à notre œuvre.

FONDATION

M. et Mme Desplas, père et mère du sous-lieutenant Adrien Desplas, tombé glorieusement à Tahure, le 3 octobre 1915, ont eu la touchante et généreuse pensée de nous remettre une somme de 2.000 francs.

Suivant le désir exprimé par ces généreux donateurs, les arrérages de cette somme seront destinés à l'entretien du monument.

A M. et Mme Desplas nous adressons nos bien vifs remerciements.

TRYPTIQUE

Les personnes qui désirent se procurer le tryptique donnant la photographie des plaques de la crypte, posées au 1^{er} Avril 1930 voudront bien s'adresser au Siège de l'association en joignant 3 francs.

PUBLICITÉ

Pour nous permettre de couvrir au moins partiellement nos dépenses d'impression du Bulletin, nous serions très obligés à nos adhérents et amis de bien vouloir rechercher parmi leurs relations des maisons de commerce ou entreprises susceptibles de nous procurer de la publicité.

NÉCROLOGIE

Notre dévoué Secrétaire général adjoint et ami, M. Maurice R.-G. Dreux, vient d'être cruellement éprouvé par la perte de sa vénérée mère, Mme Dreux, décédée après une longue et douloureuse maladie, à l'âge de 62 ans.

Les obsèques ont été célébrées le mercredi 8 avril 1931 en l'église de Villennes-sur-Seine.

A notre ami si douloureusement éprouvé et à sa famille, nous renouvelons nos sentiments de condoléance et d'affection.

❖

Nous apprenons le décès de M. Joseph Beckmann, père de notre camarade M. Beckmann, membre du Conseil d'Administration.

A notre ami si cruellement éprouvé, nous adressons ici nos sincères condoléances.

❖

Nous avons le regret d'apprendre la mort de M. Joseph-Paul Stumpf un des premiers adhérents de notre Association, décédé le 31 mars 1931, à Paris.

A Mme Stumpf et à sa famille nous adressons ici nos sincères condoléances.

❖

Avec regret, nous avons appris le décès, le 18 avril 1931, de M. Jules Allais, un des plus anciens adhérents de notre Association.

Il ne manquait jamais de participer à nos pèlerinages pour rendre hommage à tous ceux qui, comme son fils, firent le sacrifice de leur vie pour la France.

A Mme Allais et à sa famille nous présentons nos bien sincères condoléances.

❖

Nous avons le regret d'apprendre la mort de M. Albert Beauvais, instituteur honoraire à Saint-Quentin, père du sous-lieutenant Abel Beauvais, tombé au champ d'honneur le 27 septembre 1915, décédé le 13 mars 1931.

Nous prions Mme Beauvais et sa famille d'agréer toutes nos condoléances.

RÉUNION

DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

Le Conseil d'Administration s'est réuni en l'Hôtel des Invalides, le 9 mai, à 16 heures, sous la présidence du Général Gouraud.

Le Secrétaire Général a fait un exposé de la situation financière, qui est saine, mais il insista sur la nécessité d'intensifier la propagande pour la constitution des réserves destinées aux frais d'entretien ultérieurs du Monument. Adhésions, dons, ventes de timbres, etc., voici les moyens de notre propagande.

Pour répondre au vœu exprimé par l'Assemblée Générale, le Secrétaire Général a repris ses négociations avec le ministère des Pensions pour obtenir qu'un insigne spécial distinguât dorénavant les pères et mères ayant donné leurs enfants à la France. Les pourparlers se poursuivent activement.

L'envoi de drapeaux pour les cimetières militaires de la Marne a été porté à l'attention du Ministre des Pensions et ce dernier a bien voulu nous adresser la lettre suivante :

MINISTÈRE des PENSIONS

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Cabinet du Ministre

Paris, le 23 avril 1931

Service des Sépultures Militaires

N° N 50 C. P. 1636-257-P

Monsieur le Secrétaire Général

« Vous avez bien voulu me signaler la décision récemment prise par l'« Association du Souvenir aux Morts des Armées de Champagne » de faire parvenir au Chef du Secteur d'état-civil militaire de la Marne huit pavillons français destinés aux cimetières nationaux de Souain, Sillery, Le Bois du Puits, Minaucourt, Jonchery-sur-Suippes, Cormicy, Châlons-sur-Marne et Suippes.

« Vous avez ajouté que votre Association se propose, dès que ses ressources le lui permettront, d'étendre cette mesure à la totalité des cimetières militaires de la Marne, afin que les couleurs françaises puissent flotter constamment dans ces nécropoles.

« J'ai l'honneur de vous faire connaître que je ne puis qu'aprouver semblable projet.

« Je vous exprime donc ma sincère gratitude pour la généreuse initiative prise par l'« Association du Souvenir aux Morts des Armées de Champagne ».

« Toutes instructions utiles ont été données afin que soit respecté votre désir de voir hissés en permanence les pavillons dont vous avez assuré le remplacement.

« Je vous adresse également mes vifs remerciements pour les dispositions que vous avez adoptées à l'égard de l'aménagement de l'ossuaire situé dans la crypte du Monument de Navarin et qui ont mon entière approbation.

« Veuillez agréer, Monsieur le Secrétaire Général, l'assurance de ma considération très distinguée.

Pour le Ministre et par autorisation :
LE CHEF ADJOINT DE CABINET. »

Le Secrétaire Général indique, en outre, qu'une section a été formée tout récemment à Châlons-sur-Marne, section qui semble s'imposer pour servir de trait d'union entre le Comité Central de Paris et le Monument, tant pour la propagande que pour l'organisation du pèlerinage annuel.

A ce sujet, le pèlerinage a été fixé au 19 juillet prochain, et comprendra deux itinéraires, l'un par les Monts, l'autre par Massiges. Le programme, publié d'autre part, donnera, nous l'espérons, satisfaction à tous.

Le Secrétaire Général indique enfin qu'un délégué, M. le Colonel Drouin, a été nommé à Bordeaux, pour la propagande. Les premiers résultats nous donnent toute satisfaction et nous remercions ici ce zélé délégué.

Le général Gouraud reprend les points de l'exposé pour échange de vues. Les explications détaillées sont données aux membres ayant pris la parole et l'ensemble est adopté à l'unanimité.

Rien n'étant plus à l'ordre du jour, la séance est levée à 17 h. 30. La prochaine réunion aura lieu, sur convocation individuelle, quelques jours avant le pèlerinage.

COMMUNIQUÉ

Somme-Suippe. — Un calvaire en bois qui avait été primitivement édifié dans le Cimetière militaire de Somme-Suippe, ayant été il y a quelques mois avarié par l'humidité et renversé par une tempête, a été relégué dans une décharge; une occasion s'offre actuellement de le remplacer par un calvaire en granit existant dans un ancien cimetière voisin qui a été désaffecté, les corps des soldats qui y étaient inhumés ayant été regroupés ailleurs.

Toutes autorisations pour le démontage, le transport et la réédification dans le Cimetière militaire de Somme-Suippe ayant été obtenues, un comité placé sous la présidence d'honneur de M. le Maire de Somme-Suippe s'est formé pour réunir les fonds nécessaires à cette opération et en surveiller l'exécution.

Les familles ayant un des leurs inhumés dans le Cimetière militaire de Somme-Suippe, que la question intéresse, peuvent se mettre en relations soit avec M. l'abbé Metz, curé de Somme-Suippe, soit avec M. Corneille, 13, rue Saint-Thierry à Reims (Marne), dans le plus bref délai.

Il est porté à la connaissance des mêmes familles qu'un service anniversaire assuré par une fondation à perpétuité, due à l'initiative d'un groupement de familles de militaires inhumés sans avoir été identifiés individuellement, dans un des ossuaires du même cimetière, est célébré chaque année dans l'église de Somme-Suippe, le lundi qui suit la date du 25 septembre, à 9 h. 30.

Souscription pour le Drapeau de l'Association

Dernière Liste

MM. Couloir, 5 fr.; Hainaut, 10 fr.; D' Bézine, 10 fr.; Mme Pénavaire, 70 fr.; Dujarrie de la Rivière, 50 fr.; Brocard, 10 fr.; Voyard, 10 fr.; Javal, 20 fr.; Huraux, 5 fr.; Champeau, 10 fr. Roubaud, 10 fr.; Vve Vidal, 10 fr. Cottin, 10 fr.; Mme Bony, 10 fr.; Vve Gagé, 20 fr.; Jacquemart, 5 fr.; Gèsé, 5 fr.; Racatet-Féat, 10 fr.; P. Boubil, 4 fr.; Cros, 20 fr.

A ces généreux donateurs, à tous ceux qui ont répondu à notre appel, nous adressons nos sincères remerciements.

TIMBRES

Nous avons fait éditer au profit de l'Ossuaire une magnifique collection de timbres-vignettes qui reproduit le Monument de Navarin sous plusieurs aspects, la porte de l'ossuaire et le vitrail de la crypte.

Ces timbres qui ont une véritable valeur artistique peuvent être collectionnés comme des timbres-poste.

Nous faisons appel à tous nos adhérents pour qu'ils utilisent ces timbres au verso des enveloppes ou cartes de leur correspondance et qu'ils placent de carnets parmi leurs relations.

Le carnet de vingt vignettes est en vente au prix de 3 fr. Envoi franco à partir de cinq carnets.

Conditions spéciales pour vente en gros.
S'adresser au siège de l'Association, 34 bis, Rue Vignon, PARIS (9^e).

RÉCEPTIONS DU SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

M, Gaston Chezé, Secrétaire Général recevra aux dates et heures ci-après au siège social de l'Association, 34 bis, rue Vignon - Paris 9^e, pour fournir tous renseignements.

Samedi 6 Juin 1931, de 14 à 17 heures.
Jeudi 11 Juin 1931, de 19 à 20 heures.
Samedi 13 Juin 1931, de 14 à 17 heures.
Jeudi 18 Juin 1931, de 19 à 20 heures.
Jeudi 25 Juin 1931, de 19 à 20 heures.
Samedi 27 Juin 1931, de 14 à 17 heures.
Samedi 4 Juillet 1931, de 14 à 20 heures.